



Extrait de :

Les traces de la Nouvelle-France : au Québec et en Poitou-Charentes

Hors collection, Les Presses de l'Université Laval, 2008.

Chapitre 4 : Les lieux de pouvoir et de diplomatie
Alain Roy, « Le château Saint-Louis : vestiges d'un haut lieu
de pouvoir », p. 218-219.



▲ Le Lieu historique national des Forts-et-châteaux-Saint-Louis commémore, depuis 2001, la présence sous la terrasse Dufferin des vestiges archéologiques des forts qui s'y sont succédés.

© Peter Gagné / CIEQ, 2003, Q03-303

LE CHÂTEAU SAINT-LOUIS : VESTIGES D'UN HAUT LIEU DE POUVOIR

Par Alain Roy

Pendant plus de deux siècles, le château Saint-Louis, dont les vestiges se trouvent sous la terrasse Dufferin à Québec, a surplombé le fleuve. Sa présence a témoigné du rôle de Québec comme capitale de 1626 à 1834 : les représentants du roi de France puis de Grande-Bretagne en Amérique du Nord y résidaient.

Haut lieu du pouvoir colonial et élément constitutif du système défensif de Québec, la résidence devient avec le temps un complexe de bâtiments, dont les vestiges témoignent de l'importance.

Dès 1620, Champlain construit un fort sur le site qui, par sa localisation sur les hauteurs de Québec, permet d'assurer la protection de la ville et d'offrir un refuge aux habitants lors des attaques iroquoises. Après un agrandissement en 1626, Champlain s'y installe à demeure et c'est là qu'il s'éteint en 1635. L'année suivante, sous la gouverne de Charles Huault de Montmagny, le fort est agrandi et, en 1648, le premier château Saint-Louis est construit. Le fort et le château Saint-Louis deviennent la clé de voûte du plan urbain de Montmagny : toutes les rues de la haute-ville y convergent et des places publiques l'entourent. En 1663, lors de l'établissement du gouvernement royal, le

château est agrandi et enjolivé d'une galerie au-dessus de la falaise permettant de contempler le panorama. Plusieurs autres agrandissements suivront, témoignant de la croissance du gouvernement colonial. Après l'attaque de Phips (1690), le gouverneur Frontenac ordonne la reconstruction du fort et du corps de logis, incluant des travaux importants à la muraille, le déplacement de la batterie et l'ajout d'un corps de garde et d'un magasin à poudre. Quant au château, il le fait raser et construit sur ses fondations un édifice en pierre au décorum plus approprié aux fonctions de gouverneur. Le deuxième château Saint-Louis est en service en 1694, mais il est encore agrandi en 1700. Après la paix iroquoise (1701) et le traité d'Utrecht (1713), sa fonction résidentielle prédomine. Les aménagements de Chaussegros de Léry (1723-1724) le transforment en un véritable palais : on ajoute une aile

et deux pavillons qui donnent de la symétrie à l'édifice. La cour accueille plusieurs nouvelles dépendances et le jardin potager est transformé en jardin d'agrément, le jardin des Gouverneurs.

Si le fort assure la défense de la ville, le château est le plus important lieu politique de la colonie. Bientôt, il va devenir le lieu de sociabilité des élites coloniales de la Nouvelle-France. Le gouverneur y reçoit les officiers, fonctionnaires, voyageurs ou collaborateurs importants durant leur séjour à Québec. Par exemple, à l'hiver 1691-1692, Frontenac accueille le baron de Lahontan (auteur et officier de marine) pendant plusieurs mois et Pehr Kalm, botaniste suédois de passage en Nouvelle-France, y séjourne en 1749. En 1720, le père Charlevoix décrit la petite société qui gravite autour du château comme brillante. Selon lui, on joue et on jase, et si les nouvelles sont rares, « on politique sur



◀ Les campagnes de fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour d'importants vestiges des Régimes français et britannique.

© Samantha Rompillon / CIEQ, 2005, Q03-303

le passé, on conjecture sur l'avenir ; la science et les beaux-arts ont leur tour, et la conversation ne tombe point ».

C'est de là que rayonne la présence française en Amérique, à commencer par la diplomatie amérindienne pratiquée par l'administration française. Par exemple, le gouverneur Courcelles n'hésite pas à offrir un somptueux festin pour régaler toutes les nations assemblées à Québec lors de la visite du chef iroquois allié Garakontié en 1670. Ourehouare, un autre chef iroquois, est logé au château Saint-Louis en 1689 et admis dans le cercle intime du gouverneur Frontenac.

C'est également là qu'en tant que général en chef, le gouverneur reçoit les prêtres et les commandants des forts qui œuvrent dans les postes avancés de la colonie et qui viennent lui faire rapport. Frontenac y recevra aussi le messenger de Phips venant demander la reddition de la ville en 1690. Devant une assemblée nombreuse d'officiers ayant eu l'ordre de paraître confiants, Frontenac lui lance sa célèbre répartie : « Allez dire

à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons ». Ce rôle militaire est affirmé par la présence de gardes qui assurent à la fois la surveillance et le décorum.

En temps de paix, le gouverneur a certes moins de responsabilités que l'intendant, chargé de l'administration de toutes les affaires civiles. Sur le plan politique, le Conseil souverain, un organisme consultatif, ne siège qu'exceptionnellement au château. Par contre, c'est là que l'acte de foi et hommage est rendu à l'intendant par les seigneurs.

Le château Saint-Louis demeure un symbole de puissance important que les Britanniques, fiers d'avoir vaincu, désirent toutefois conserver. Le matin du 18 septembre 1759, lorsque l'armée britannique pénètre dans la ville, le défilé traverse la haute ville et s'arrête devant le château, où le commandant remet au général Townshend les clefs du bâtiment, manifestation ultime de la victoire britannique.

L'édifice conserve les mêmes fonctions après 1760 jusqu'à ce qu'un incendie le réduise en cendres en 1834.

Si Lord Dufferin entend, en 1875, reconstruire le château, un projet jugé trop coûteux, le site reste chargé de mémoire. Lors de la construction du château Frontenac, en 1893, des vestiges archéologiques sont trouvés. On envisage alors leur éventuelle préservation, ce qui contribue à accroître la sensibilité patrimoniale naissante.

Près d'un siècle plus tard, en 1985 et 1986, Parcs Canada entreprend des fouilles archéologiques sous la terrasse Dufferin et met au jour des vestiges impressionnants et remarquablement bien conservés. En 2005, une nouvelle série de fouilles étalées sur plusieurs années est lancée dans le cadre d'un projet de réaménagement de la terrasse.